



*De Félix le rémouleur aux habitants de la Reyssouze,  
Bad-Kreuznach, Rhénanie-Palatinat, le 12 juin 2006*

## La dame de pierre

**Q**uand le quartier de la Reyssouze fut construit, tout était prévu pour améliorer le confort des habitants. On parlait de la ZUP de l'an 2000, de la tour de quatorze étages et de 222 marches. Mais, en agissant ainsi, les bâtisseurs avaient bouché les marais. Ils avaient enfoui sous le goudron et le béton le domaine sauvage du peuple de l'herbe et des eaux. Cela faisait des siècles que vivaient dans la paix des marécages des êtres aquatiques dont les autres nous sont interdits et le langage inaccessible. Ils existent. De cela, nous n'avons aucun doute. Qui n'a pas entendu jadis leur chant courir la nuit entre les tuyaux d'orgue des roseaux ? Les rencontrer portait malheur. Apercevoir une de ces créatures argentées prenant un bain de lune ou un groupe de jeunes sirènes s'aspergeant de lumière nocturne dans une prairie isolée pouvait entraîner une folie douce et durable. Si bien que les témoignages sont rares sur ces figures surnaturelles. Mon père pourtant m'affirmait que les nuits de pleine lune étaient propices à un rendez-vous bénéfique avec un être de l'eau. Et si, au douzième coup de minuit, un homme avait réussi à surmonter sa peur, il pouvait exceptionnellement obtenir la réalisation d'un vœu, à condition de ne pas se retourner, de ne pas essayer de retenir l'apparition. L'heureux élu entendait une voix si tendre, si chantante qu'il fallait posséder une force extraordinaire pour ne pas pivoter et admirer une femme, certainement belle à crier, qui ruisselait de lumière. Mon père tenait ce savoir des plus anciens du quartier, mais il ne s'était jamais risqué à vivre une pareille expérience, et il m'a toujours dissuadé de tenter ma chance. Car, disait-il sévèrement, même écrasé sous des tonnes de béton, même profané par les fondations des immeubles, le royaume du peuple des marais

avait résisté. Et, parfois encore, un passant tardif pouvait apercevoir, après minuit, des mouvements étranges à la surface de l'onde, des bruissements qu'aucune fête chez les poissons ou chasse chez les ragondins n'auraient expliqués.

**C**haque fois que je contemplais la rivière du côté de la vanne ou du pont bossu, j'étais pris de longues songeries. J'imaginai la Reyssouze avec ses contours et ses courbes comme le corps d'une femme-poisson jouant dans le courant. Je la sentais douée d'esprit. Je finis par en rêver la nuit.



Un soir, je me vis sortir de mon lit, enjamber la fenêtre, sauter sur le toit d'une voiture, rebondir sur le capot, glisser sur la chaussée et filer à toute allure car l'alarme de l'auto s'était déclenchée. Je courus pour échapper à ses reproches. Je choisis de me poster sur le pont à gros dos, une passerelle qui enjambe la Reyssouze et que je nomme "pont bossu". Penché au-dessus de la rambarde, je plongeai mon regard dans l'eau ténébreuse. La lune pleine éclairait le ciel comme une grosse montre dont les aiguilles affichaient minuit. Les douze coups retentirent et je n'avais pas peur. J'entendis alors, dans mon dos, une voix si suave, si pénétrante que je faillis perdre la tête et me retourner.

- Petit homme, me dit-elle, si tu m'apportes un fruit de ton pays chaque nuit à la même heure, je te garantirai un don qui fera de toi un être unique.

Mes doigts serraient le parapet jusqu'à la douleur. J'entendis le bruit d'un corps qui s'ébroue dans l'eau et l'écho d'un tourbillon. Puis plus rien. Plus un son. Le silence me fit douter de ce que j'avais vécu. C'est alors que je remarquai sur la berge en pente, piquetée de pâquerettes, deux objets qui brillaient. Je m'approchai et les ramassai. C'était un peigne et un miroir en écaille que l'esprit des eaux avait oubliés. Je tenais la preuve que je n'avais pas rêvé.



J'évitai de parler à mon père de mon aventure. Et chaque nuit, j'allai déposer sur la rive de la Reyssouze, près du pont bossu, un fruit succulent, jamais le même, une pomme canada, une pêche de la Drôme, un plat de framboises, dix kiwis. Puis j'offris à mon amie invisible des mangues d'Afrique et des figes de Barbarie. Les fruits délicieux, que je me ruinais à acheter au marché en cachette de mes parents, disparaissaient au douzième coup de minuit. Un remue-ménage dans les eaux de la Reyssouze m'avertissait de la présence de la vouivre, nom que les gens d'avant donnaient

à ce genre d'esprit des eaux qui ensorcelle les beaux garçons. J'étais ensorcelé et je me croyais beau garçon, amoureux d'une déesse. Mais plus le temps passait, moins je supportais de ne pas voir ses traits, de ne pas contempler sa beauté que j'espérais inouïe. Je gardais au fond de ma poche le petit peigne et le miroir d'écailles. Je croyais que ces objets venus du monde aquatique me protégeaient, me donnaient un pouvoir sur la vouivre. Je m'estimais assez fort pour tendre un piège à ma sirène. Je voulais l'attraper comme un pêcheur, avide d'exploit. Je le reconnais aujourd'hui : mon cœur de jeune garçon n'était pas sincère.

Une nuit, j'attachai un ananas énorme et appétissant à un fil invisible dont je tenais l'extrémité. Au douzième coup de minuit, je perçus une forte tension au bout du fil, mais je tins bon. Et je tirai. Je fus le premier étonné de la faible résistance de ma proie. Elle se laissa guider jusqu'à moi, accrochée au beau fruit tropical. Je compris que ma sirène avait pris goût à ces succulences et ne pouvait plus s'en passer. Prudemment, je m'étais bandé les yeux pour ne pas risquer de perdre la vue au premier coup d'œil. Je sentis alors ses épaules fraîches et mouillées se coller contre les miennes, et sa main me caresser la joue. Jamais je n'avais éprouvé une telle tendresse. Mais elle implorait :

- Rends-moi ma liberté, petit homme, et aussi mon peigne et mon miroir. Je te donnerai en échange un don qui fera de toi un être unique, différent des autres.

Je me montrai inflexible :

- Tu m'as déjà fait cette promesse, tu ne l'as pas tenue. Depuis un mois, je te fournis des fruits rares et chers et je n'ai pas ressenti de changement en moi, ni l'effet du moindre pouvoir ! Tu te moques de moi !

La sirène sanglotait :

- Comment peux-tu croire que je serais aussi ingrate !

Ses lamentations étaient si douces que pour rien au monde je n'aurais voulu la consoler. Il me plaisait de l'écouter gémir. Ses plaintes étaient un chant qui ravageait mes sentiments. Nous sommes restés ainsi enlacés toute la nuit. Je crois que je me suis endormi, là sur la berge de la Reyssouze.

C'est le soleil qui m'a réveillé. Un bon soleil d'été qui écarte les feuilles des peupliers pour venir picorer la terre. Et mes joues par la même occasion. Je sursautai. Mon cœur se mit à battre. Qu'avais-je fait ? J'étais allongé sur la pelouse et tenais au bout d'un fil un gros ananas comme



d'autres tiennent un chien en laisse. Je faillis hurler de terreur. Sur la berge de la rivière, une femme très belle était étendue. Son corps était blanc et pétrifié. Le soleil, en surprenant la sirène dans son sommeil, l'avait changée en statue. Par ma faute, la vouivre avait subi le plus cruel des châtements. Elle ne retrouverait plus jamais le chemin de son territoire du fond des eaux et resterait ainsi, exposée à la vue de tous. En la capturant, je l'avais perdue. Je compris que je ne l'entendrais plus chanter pour moi les mélodies d'un autre monde. Je voulus me jeter à l'eau, chercher dans la vase le passage vers son royaume, appeler son peuple à l'aide, demander pardon à ses parents. Un geste désespéré et inutile.

Je sanglotais tant et tant que mon père entra dans ma chambre alarmé par la force de mon cauchemar. Il me prit dans ses bras pour me calmer. Je répétais en hoquetant :

- La vouivre, la sirène, je l'ai trahie...

Mon père gronda :

- Félix, ce ne sont que des histoires, ne te mets pas la tête à l'envers pour des légendes, ou alors je ne t'en raconterai plus !



**M**ais quand mon père tira les rideaux de ma fenêtre, il aperçut la statue de la baigneuse allongée sur la rive de la Reyssouze, qui était là ce matin alors qu'elle n'y était pas la veille. Il fit une drôle de grimace et porta la main à sa bouche pour étouffer sa surprise. Il ne voulait rien laisser paraître, mais je le voyais livide, choqué. Il était bien obligé d'admettre que je disais la vérité, que l'esprit de la Reyssouze était sorti de son lit et qu'il s'était fait piéger par la lumière du jour.

Mon père quitta ma chambre sans un mot.

De ce jour, je sentis pousser en moi, Félix, le don de raconter des histoires, car la sirène, malgré mon ingratitude, avait tenu sa parole. Et grâce à ce pouvoir, je savais que je serai toujours différent des autres.

## Les contes de la Reyssouze

### Lettre n° 2 / juin 2006

**Mise en place du projet :** Réseau de lecture publique de Bourg-en-Bresse

**Ecriture :** Jean-Yves Loude et les enfants de la Reyssouze / **Graphisme :** Némo et les enfants de la Reyssouze

**Financement :** ville de Bourg-en-Bresse • Partenaires Contrat de Ville • Bourg Habitat

**Partenaires :** Jean-Yves Daux et sa classe de CE2-CM1 de l'École Charles Perrault • Pascale Durand et sa classe de CM1 de l'École Charles Péguy • Patrick Pocheron et sa classe de CM2 de l'École St Exupéry / **Remerciements aux personnes ressources :** Isabelle Bouilloux, Claude Brichon, Maurice Brocard, Paul Cattin, Stéphane Daval, Solen Delrue, Michèle Dufflot, Annie Eyraud-May, Claudie Fox-Lefriche, M'Hammed Gorrab, Michelle Lefèvre, Lydie Loeillet, Marie-Pierre Marlot, Nicole Miquel-Deborne, Jean Molard, Elisabeth Roux, Marie-Anne Sarda, Romuald Tanzilli, Michèle Thénoz, Bernadette Thévenard, Philippe Véré, Virginie Villard-Grosjean, Martine Vorreiter.